

La trace (extraits)

Bernard Hreglich

Numéro 61, automne 1994

Le plaisir

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13943ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hreglich, B. (1994). La trace (extraits). *Moebius*, (61), 93–95.

La trace

(extraits)

Bernard Hreglich

Entre les portes du pouvoir

La main qui a voulu tordre et rompre l'ouvrage animal

Quelques pages violentes écrites à l'encre rouge et désormais secrètes

(Comment savoir si l'auteur a pu achever son œuvre)

La main couverte d'acier froid se protège des nuages

De la houle, des embuscades neigeuses, de tout l'univers liquide

Par des glissements multiples sur un corps bientôt mourant

Mais dont la fécondité sollicite le métal

Pour investir ce domaine, jadis centre des douleurs.

Et cette main prolongée par des formes serpentes – un réseau

Complexe de fils, d'accessoires électroniques –

Influence la terre meuble, la mémoire d'une roche.

Les mâchoires de titane dont le rôle consiste à moudre

Une ébauche de soleil, combustible inestimable aux teintes d'apocalypse

Que certains voudraient réduite à des exercices d'érudition pure

Se dérobent au premier signe de la cruauté des dieux.

Dédicace

À la première, à la diablesse, à la prudente
Je dédie ce feu de brandes où les fougères finement
peintes

Ne se contentent pas de prendre leur revanche sur un
cercle érudit

Niant l'apothéose aux mailles souterraines et la lente
agonie

D'un peuple dont la mer a brisé les vestiges.

À la seule évidence capable de subir

Le châtement des sources en gardant les yeux clairs et
la bouche

Moqueuse (cet absolu, cette gloire des formes dont je
reste ébloui).

On a dit la peau claire, la folle gourmandise à la vue
d'une perle

Le verbe musical mais capable d'ellipses, la chevelure
rousse

Et tant d'autres trésors dont elle sait se défaire

Pour écouter la plainte d'un oiseau sur l'icône qui
décore son lit.

La trace

Je ne pourrais me passer de toi, tu ne devines pas
Combien de fois j'ai cherché à percer ton mystère dans
les albums

Gris et bleus qui sont les récits scrupuleux de nos vies
Et dépassent notre entendement.

J'ai cherché ton visage boudeur sous la pluie, cette
expression

Capricieuse de qui sait ne pas avoir eu son content
De fêtes, d'hommages, de plaisirs secrets
Et je me demande

De quel horizon tu portes la trace et quelle douleur
Te retire le goût de sourire et de t'ouvrir au ciel

Dans le tumulte des baisers, des chimères et des vignes
lumineuses.

Rompre, fuir

Selon les principes de la valse lente
Il ne faut pas perdre de vue cette échéance d'arbres
fruitiers
Cette lisière à ne jamais franchir
Mais demeurer dans les vertiges du bal, environné
De tendres images féminines qui rient en se cachant
Le visage entre les mains, n'ayant jamais creusé la terre
froide
Ni connu l'offense des eaux profondes.

Par canaillerie

Je repousse ce qu'il y a de plus parfait au monde, je
désagrège
Les rondes innocentes sur le mail ou la rive
Puis trouvant stérile ce jeu de papillons aux ailes fra-
cassantes
Je m'en retourne à ma pauvre harmonie de mandibules
et de bois sec.

Confession croate

Je voudrais dormir sous les orages de Raguse
Et rêver qu'une femme au front couvert de perles se
couche
Contre mon corps comme pour se l'approprier et me
parle
Dans cette langue folle et subtile dont le sens m'est
étranger
Avec passion et les inflexions navrantes de la détresse
Au point que l'odeur de la mer païenne devienne insou-
tenable
Et me brise en mille éclats ; ceci pour dire
Que la guerre viendra nous salir et nous mordre
Et qu'il vaut mieux laisser s'enfuir ces blancs oiseaux
Dont nous admirions l'audace au crépuscule
Et dont les noms ne sont pas dans les livres savants.